



Histoire d'une histoire

COMMUNICATION DE CHARLES BERTIN

À LA SEANCE MENSUELLE DU 19 NOVEMBRE 1983

Comment le dire autrement ? Ceci est l'histoire d'une histoire. D'une histoire que je suis en train d'écrire, et qui, depuis longtemps, a pour l'essentiel forme et couleur dans mon esprit.

Je crois qu'il est assez rare qu'un écrivain soit capable de se remémorer avec précision l'instant où les premiers éléments d'une affabulation s'ordonnent en lui. La chimie qui préside à ce qu'on nomme communément l'inspiration garde bien ses secrets, et la stimulation initiale, d'où cinq, dix ou vingt années plus tard, naîtra une œuvre romanesque demeure souvent inconnue à l'auteur lui-même.

Cette fois, les choses se sont déroulées autrement : la certitude que J'écrirais un jour cette histoire est née le vendredi 24 juin 1977, vers la fin de l'après-midi, de la vision du lieu où j'ai su, dès l'abord, qu'elle se déroulerait. Mais venons-en aux faits...

Cette année-là, le goût que nous avons pour l'art roman nous avait conduits, ma femme et moi, à la découverte des églises du Roussillon. Fastueux pèlerinage qui nous mena du cloître d'Elne au linteau de Saint-Genis-des-Fontaines, des fresques de Saint-Martin-de-Fenollar au prieuré de Serrabone, de Saint-Martin-du-Canigou à Saint-Michel-de-Cuxa. Ce vendredi-là, nous errions avec un couple d'amis qui partagent notre passion, entre Argelès et Céret, à la recherche d'une chapelle dont nos guides, pourtant très détaillés, n'indiquaient que fort imparfaitement la localisation. La chaleur était écrasante, et je me souviens que nous nous sommes égarés plusieurs fois dans le lacs poussiéreux de ces petites routes de montagne. Si bien que nous étions presque résignés à renoncer à notre

entreprise, quand nous découvrîmes enfin notre chapelle sur un sommet isolé à des kilomètres du hameau le plus proche.

Sa beauté nous paya de toutes nos peines. Le chevet de la chapelle épousait l'arête même de la montagne et s'avancait comme une proue de navire à la rencontre du ciel. Le muret du petit cimetière y bordait le vide. Entre la courbe de la merveilleuse abside romane, tendre comme l'arrondi d'un bras humain, et l'immense paysage de la garrigue cavalcadant de colline en colline jusqu'à la mer, il n'y avait que ces quelques tombes.

Mais, quelques dizaines de mètres plus bas, sur un épaulement du plateau, nous apercevons soudain un mas presque en ruines, qui semble habité. Sur le seuil, un vieux chien, de la race des bouviers, dort dans la poussière, le museau entre les pattes. Contre le mur de la maison, un enclos abrite une chèvre et une douzaine de poules. Mais le plus étrange, c'est, à dix pas de la maison, sous quelques piquets de bois supportant un clayonnage de cannisses, une piste ronde en ciment comme on en voit dans les dancings en plein air : elle est entourée de deux ou trois tables bancales et de quelques chaises qui avaient dû connaître des jours meilleurs. L'une d'elles est d'ailleurs brisée et renversée. Tout cela donne l'impression d'un abandon assez pathétique.

Comme la chapelle est fermée, nous descendons jusqu'à la maison, et nous appelons. Nous appelons plusieurs fois. Au bout d'un moment, un vieil homme écarte le rideau de perles multicolores qui masque l'entrée et apparaît sur le seuil. Il est probable que nous l'avons arraché à sa sieste. Il est pieds et torse nus. Il n'a pas boutonné entièrement son pantalon. Je ne vois d'abord que ses moustaches, d'extraordinaires moustaches blanches à la gauloise, sans apprêt, superbes. Il me fait penser à un phoque triste. Puis, je corrige cette impression : s'il me fait penser à quelqu'un, c'est à son chien — son chien dont nous avons aussi interrompu la sieste, qui a levé la tête, et qui nous contemple de bas en haut avec lassitude.

Nous demandons au vieil homme s'il est le gardien de la chapelle et s'il veut bien nous la faire visiter. Sans un mot, il nous tend la clef qu'il tenait cachée dans sa main. C'est à ce moment que je remarque ses yeux : des yeux de faïence enfantine, d'un admirable or bleu très doux.

En réalité, nous préférons visiter sans la compagnie d'un guide. Si j'insiste, c'est pour entendre le son de sa voix. Mais il hausse les épaules et se borne à dire :

– Depuis la mort de ma femme, je ne « guide » plus.

Toutefois, au bout d'un instant, il ajoute :

– Il y a d'ailleurs très peu de touristes qui montent jusqu'ici. Je me demande comment vous avez trouvé...

Nous nous le demandons aussi. Mais nous nous demandons surtout qui est ce vieillard étrange qui vit tout seul sur sa montagne comme Siméon sur sa colonne et qui a construit une piste de danse pour les anges.

– Il y a longtemps que vous habitez ici ?

Il réfléchit un moment en mordillant sa moustache :

– Ça va bientôt faire trente-deux ans, je crois... Non trente ans... Parce que j'ai d'abord vécu deux ans au village.

Il a un geste vague dans la direction du gouffre de perle bleue qui s'étend à nos pieds. Et il complète en souriant :

– Vous savez, je ne suis pas d'ici. Je suis du Nord...

Il a pourtant l'accent du pays. Il est vrai que trente-deux ans, cela compte. Et que le Nord, pour lui, c'est peut-être Carcassonne.

Je lui montre la piste de ciment :

– Et ça ?

Il hausse une nouvelle fois les épaules

– Oh ! Ça, c'est une idée de ma femme ! Dans le temps, la jeunesse des villages montait parfois jusqu'ici le soir. Nous tenions un petit café. Mais le pays se vide, Monsieur, le pays se vide...

Il a un petit geste de la main, se détourne, et rentre dans sa maison.

Nous avons visité la chapelle. Nous avons rapporté la clef. Nous avons remercié le vieil homme. Et nous sommes partis.

Voilà ! C'est tout ce que je sais. Je ne suis jamais retourné là-bas. J'ignore si le gardien vit toujours, si son chien fait encore la sieste dans la poussière de la cour, si la chaise est toujours renversée dans le buisson de lentisques au bord de la piste de danse. Mais ce que j'ai su, avant même que se fût éteint le bruissement d'osselets du rideau de perles derrière lequel notre hôte venait de disparaître, c'est qu'un jour, j'« inventerais » l'histoire de cet homme et de ce lieu.

Je suis en train de le faire. Quand je vous dis que je ne suis jamais retourné là-bas, c'est faux. En ce moment même, j'y suis. J'y suis chaque jour de ma vie. Et,

presque à chaque heure de chaque jour, je mets mes pas dans les pas d'un homme imaginaire qui pourrait être celui que j'ai rencontré. Je sais bien que ce chemin-là, je le rêve, et qu'il est sans doute le mien plus que le sien...

Mais c'est précisément ce jeu de contrepoint entre le réel et l'imaginaire qui est le fondement de ma communication d'aujourd'hui. Je crains donc qu'il ne soit nécessaire, pour que mon diptyque soit complet, que je vous lise au moins les premières pages du récit que j'ai commencé de composer il y a six ans, par une torride après-midi d'été, sur une colline du Roussillon entre Argelès et Céret :

Cette année-là, le printemps vint comme une fête. Il commença au ras du sol par une petite brise tiède qui se mit à flairer les buissons et à courir en boule à travers la garrigue. Puis, un matin, la mer apparut pareille à une coupe de vin bleu entre les mamelons des collines. Les pentes des prairies se couvrirent de jonquilles et d'orchis. Il y avait dans l'air une pointe tendre qui fleurait la vanille chaude.

L'hiver avait été plus rude que de coutume : la neige s'était attardée sur les sommets jusqu'aux derniers jours de mars, et avril avait été le mois des pluies. Durant plusieurs semaines, l'averse avait noyé routes et pâtures, cloîtrant les villageois dans leurs maisons.

Maintenant, tout cela était oublié, et le bourg se laissait glisser avec une frénésie douce vers les jours les plus longs de l'année. Chaque soir, à l'heure où la lumière devient précieuse, les chariots hérissés de fourches ramenaient des champs une jeunesse impatiente de vivre. Le temps pour les garçons d'avaler trois bouchées, pour les filles de se planter une fleur rouge dans les cheveux, et ils repartaient en riant vers les collines.

En juin, le bar de l'Étranger, au sommet du Sédron, d'où l'on découvre tout le pays sur des lieues, accueillit du monde presque chaque soir. Les grimpeurs apercevaient de loin, dans les lacets du sentier qui serpentait à travers le moutonnement de la garrigue, la lueur des chandelles de cire plantées sur les tables : ce minuscule cercle de flammes brûlait à travers la nuit montante comme la promesse du plaisir.

Les jeunes gens dansaient en plein air, sur le ciment de la piste ronde, à deux pas du toit en auvent clayonné de cannisses qui prolongeait la maison et servait de terrasse au café. L'odeur des cigarettes se mêlait au parfum du chèvrefeuille qui courait sur la façade.

Le patron assurait seul le service, mais on ne s'en étonnait pas. Depuis la mort de sa femme, il ne serait venu à l'idée de personne d'associer l'Étranger à un jupon. La cruche de vin circulait d'un client à l'autre sans qu'il eût à multiplier les ronds de jambe. En fait, il ne faisait d'avances à quiconque, si bien qu'on ne savait même pas s'il était satisfait qu'on vînt s'asseoir sous sa pergola de roseaux. Il y avait bien les bougies de cire rouge, qui pouvaient apparaître comme une astuce commerciale, mais, justement, les bougies avaient été un jour une idée de sa femme : s'il continuait à les allumer tous les soirs à la belle saison, c'était en somme par fidélité.

En fait, les seules personnes à qui il lui arrivait d'adresser plus de trois mots d'affilée étaient les quelques vieux paysans qui s'attablaient parfois pendant une heure ou deux pour regarder la jeunesse prendre du bon temps.

Quant aux danseurs, ils ne s'asseyaient quasiment jamais. Chaque fois que la guitare se taisait — c'était le plus souvent Matteo le Boiteux qui la tenait — on les voyait s'égailler par couples du côté du cimetière et du bois de micocouliers qui entouraient la vieille chapelle.

Durant l'étreinte des amoureux sous la lune voyageuse, la terrasse retrouvait le silence de la nuit. Les grillons étourdis par le tapage reprenaient leurs chants dans l'herbe sèche. Les jours où la brise venait du sud, il arrivait qu'on entendît, affiné par la distance, le pipeau des grenouilles de la mare de Monifourny.

Nombreuses étaient les soirées qui se passaient ainsi en plaisirs de toute sorte. Les samedis, il y avait sur le minuit une espèce de souper de fromages et de vin, qui prolongeait encore l'agrément d'être ensemble. Si quelqu'un avait le mauvais goût de rappeler l'heure tardive et le travail du lendemain, il se trouvait toujours une voix pour répondre que c'était autant de temps volé à la mort et que chacun aurait le loisir de dormir tout son saoul dans la tombe.

Cette-année-là, pourtant, personne ne parlait encore de la guerre au village.

L'Étranger était arrivé au pays un bon quart de siècle auparavant, l'année de la comète, un soir d'octobre.

À l'époque, l'événement avait frappé les esprits. Il n'était d'ailleurs pas rare qu'on l'évoquât encore sous les couverts à l'heure où les vieux se réunissent près de la fontaine Barbette pour commenter les nouvelles.

Il faut savoir que le bourg est situé à l'écart des routes et que l'apparition d'un inconnu y est toujours une affaire. Bien sûr, les mois d'été, Notre-Dame-de-Vie attire quelques touristes durant la journée, mais ils ne font que passer.

Quoi qu'il en soit, si l'homme avait souhaité une entrée discrète, il n'aurait pu choisir un plus mauvais moment : la lune était dans son plein, la comète aussi, on y voyait pratiquement comme au grand jour, et, à dix heures du soir, les gens étaient encore assis devant leur porte pour discuter de leurs problèmes. C'était la fin du monde qui était leur sujet de conversation favori cette saison-là : ils étaient généralement d'accord pour la déplorer, mais certains augures estimaient tout de même que l'exceptionnelle richesse de la vendage qu'il était sans doute permis d'attribuer au dérangement du ciel, valait bien quelques désagréments.

C'est alors qu'on vit apparaître la charrette du Mas d'Amont en haut de la rue d'Espagne: elle descendit la pente au petit trot, passa le pont sur la Bonnette, et vint s'arrêter sur la place devant l'épicerie de la veuve Jaccoud qui loue occasionnellement une chambre aux représentants de commerce. Assis sur la banquette, à côté de François le Jeune qui tenait les rênes, il y avait un homme mince, moustachu, d'une trentaine d'années, que personne ne connaissait.

D'un seul coup, les conversations s'interrompirent. Et c'est dans un silence absolu que l'étranger sauta à terre pour se diriger vers l'épicière qui était assise devant son seuil comme tout le monde. Il s'inclina légèrement et lui demanda si elle acceptait de lui louer sa chambre. La veuve raconta le lendemain qu'il lui avait parlé d'une voix douce avec beaucoup de politesse et de distinction. Ce qu'elle ne rapporta qu'à Ernestine, la femme du bourrelier, c'est qu'il avait des yeux bleus très caressants, et qu'elle n'avait pas hésité une seconde à lui dire oui.

De son côté, François le Jeune avait commencé le déchargement des bagages. À en juger par ce qu'il sortit de la charrette, le voyageur semblait bien décidé à s'installer au village pour un bout de temps. Il y avait là deux vieilles valises de carton, une caisse de bois blanc, un havresac à courroies plein à craquer et une de ces malles-cabine comme on en utilise aux colonies. Mais ce qui intrigua surtout les spectateurs, c'est une sorte de nécessaire à écrire recouvert de beau cuir ponceau que l'inconnu prit des mains de François comme s'il renfermait le saint Sacrement.

À aucun moment, l'homme n'avait paru se soucier de l'intérêt qu'il suscitait. À le voir vaquer paisiblement à ses affaires et surveiller l'empilement de son barda sur le trottoir sans un regard pour la troupe d'enfants qui commençait à se rassembler

autour de la voiture sous la pâle lumière voletante de la comète, on aurait pu croire qu'il arrivait au désert. Mais, au moment de pénétrer dans la maison, il se retourna soudain à la manière de celui qui a oublié quelque chose et s'immobilisa un instant face à la marmaille médusée et aux villageois assis sur leurs chaises de paille qui le contemplaient comme au théâtre. Certains eurent l'impression qu'il souriait timidement. Il fit en tout cas un petit geste à la cantonade qu'il était difficile de ne pas prendre pour un salut. La veuve affirma plus tard que c'était la façon qu'il avait trouvée de se présenter sans esbroufe à la communauté dans laquelle il allait vivre.

Il fallut des mois pour en apprendre davantage, et ce qu'on apprit, au bout du compte, n'était pas bien lourd : la plus inventive des gazettes n'en aurait probablement pas tiré douze lignes.

On sut qu'il s'appelait Sabin Ferrier, qu'il était descendu du train à la gare des Eygrières et qu'après s'être enquis de l'endroit où il pourrait louer une carriole, il s'était présenté au Mas d'Amont. François l'Ancien lui avait délégué son fils. L'inconnu avait demandé au garçon de le déposer à l'auberge du village. François bis s'était gratté la tête et avait parlé de la veuve. L'homme estima que la veuve ferait fort bien l'affaire. Tout cela très courtoisement. Sur sa politesse, il n'y avait pas de contestation. Mais qui était-il ? D'où venait-il ? Mystère. Il ne s'était pas expliqué davantage sur les raisons qui l'amenaient dans le pays.

Le seul élément un peu précis que le jeune fermier fut capable d'apporter à l'enquête concernait le contenu de la plus lourde des deux valises. La poignée avait cédé lors du chargement sur la charrette et tout ce qu'elle renfermait s'était répandu sur le sol : il n'y avait pratiquement là-dedans que des livres.

L'épicière confirma d'ailleurs que le papier imprimé composait l'essentiel du bagage de son hôte. Sa garde-robe était modeste : un costume de rechange, un nombre raisonnable de chaussettes, du linge de corps reprisé, mais propre, quelques chemises, une houppelande de gros drap marron bien chaude. Un seul luxe : deux paires de bottines de marche absolument neuves. Et, bien sûr, l'écritoire rehaussé de cuir ponceau.

Cet écritoire, Ferrier l'avait installé à demeure sur sa table, face à la fenêtre qui ouvrait sur les platanes, et Madame Jaccoud surprit plus d'une fois son locataire, la plume à la main, devant un gros cahier d'écolier couvert d'une fine écriture régulière. Les closiers à qui il arrivait, journée faite, de s'attarder à La Cloche d'Or, voyaient souvent, en traversant la place dans la nuit, sa lampe briller à travers le feuillage.

Mais, son mystérieux travail terminé, l'inconnu refermait soigneusement le petit meuble. Malgré de discrètes recherches, la veuve ne parvint jamais à découvrir la clef. Elle en conclut qu'il l'emportait chaque fois qu'il quittait sa chambre, et elle éprouva un peu de tristesse à la pensée qu'il n'avait pas en elle toute la confiance qu'elle méritait.

L'étranger observait envers la population du village la même réserve qu'à l'égard de son hôtesse. En fait, sans en dire jamais moins qu'il ne fallait, il ne frayait avec personne. Il saluait la boulangère avec gentillesse, mais la boucherie-charcuterie à l'enseigne du Mouton frisé, qui était avec la fontaine Barbette et la boutique de la veuve Jaccoud l'agora le plus fréquenté du bourg, ne le vit pas souvent au cours de ces deux années. Il ne manquait pourtant jamais, chaque fois qu'il passait sous les couverts, de saluer d'un sourire le père Escaladieu qui officiait derrière son étal, la bienvenue à la bouche et le hachoir à la main, dans son tablier blanc éclaboussé de sang frais. Les trois quarts du temps, il s'accommodait de ce que lui offrait l'épicerie de Madame Jaccoud : il avait acheté un petit réchaud et mitonnait lui-même son ordinaire, quand il ne se contentait pas d'une soupe, d'un quignon frotté d'ail, et de quelques lampées de ce vin rêche dont les bouteilles s'alignaient sur l'étagère de la veuve entre les rames de papier à lettres, la cire à cacheter et les boîtes de bougies.

Il est évident qu'il tenait par-dessus tout à sa tranquillité : cela se voyait comme le nez au milieu du visage. Mais il n'est pas moins évident qu'il était timide, et que, comme tous les timides, il intimidait. Même si elle était parfois tempérée par un sourire désarmant, sa courtoisie sèche, ajoutée au mystère qu'il transportait partout avec lui comme son ombre — on ne vient pas s'enterrer à trente ans dans nos collines sans une bonne raison — créait entre lui et les autres une distance qu'il suscitait à son insu, mais qui l'arrangeait fort bien. C'est ainsi qu'en fin de compte, on le laissa en paix.

Cela n'empêche qu'il continua à intriguer les gens. D'habitude, dès l'instant où l'on dit d'un homme qu'il constitue une énigme, on cesse d'y penser. Il en alla autrement cette fois-ci. Le fait que l'inconnu paraissait dépourvu d'état y était certainement pour quelque chose. Les habitants de nos campagnes sont laborieux par nature, et un fils d'Adam qui passe ses journées à humer l'air du bon Dieu sans rien faire de ses dix doigts leur semble un défi à la saine ordonnance des choses. Bien sûr, il y a les riches. Mais les riches ont d'autres vêtements, d'autres bagages. Les riches ne louent pas une chambre au-dessus d'une épicerie dans un village perdu, ils ne

dinent pas d'une boîte de cassoulet réchauffée sur un réchaud de bazar. Et s'il leur arrive de le faire, ils le font autrement : il manquait à l'étranger ce rien de désinvolture, cet air libre et cavalier qui est le fruit d'une longue pratique des plaisirs de l'inutile. D'ailleurs, il n'avait pas le physique du rôle : a-t-on jamais vu un riche avec des poignets trop gros dans des manches trop courtes ? Bref, le personnage méritait que l'on continuât à l'observer. L'ennui, c'est qu'il n'y avait rien à observer : il ne postait pas de lettre, n'en recevait pas davantage, n'accueillait aucun visiteur. La seule bizarrerie de son comportement qui fût digne d'être notée, c'est qu'une fois par trimestre, il disparaissait pendant une journée entière. Le chef de gare des Eygrières rapporta qu'il prenait le premier train du matin pour le chef-lieu du département. Il rentrait par l'omnibus du soir. Ce qu'il allait faire à la ville, nul ne le savait.

Pour le reste, on comprit bientôt la signification des bottines de marche et de la houppelande de drap marron. Manifestement, l'homme semblait s'être pris d'amour pour nos collines. Levé tôt, il s'embarquait presque chaque jour dans de vastes randonnées à travers le pays sauvage qui moutonnait ses pentes crêtées de tours sarrasines entre la mer et la montagne. Des paysans le rencontrèrent fort loin du village, du côté du Clos-Madame ou de la ferme de Montfourny. On le vit même une après-midi di au Pas du Tréboux, qui est à une bonne trentaine de kilomètres de la place des Cagots. Il marchait à longues enjambées régulières avec un air de grand contentement sur le visage.

C'est au cours d'une de ces escapades qu'il découvrit au sommet du Sédron la bastide ruinée et la chapelle Notre-Dame-de-Vie qui jouent un rôle si important dans cette histoire.

Ferrier regardait la nuit. Après le départ des derniers danseurs, il avait fait la vaisselle, nettoyé les cendriers, rangé les assiettes et les verres. Puis, il était allé s'asseoir sur le muret du cimetière, à l'endroit où celui-ci épouse l'arête du plateau et borde le vide.

Son vieux chien, qui avait passé la soirée à dormir dans la cuisine et que le brusque silence de la maison venait d'éveiller, l'avait lentement rejoint. L'homme l'avait aidé à se hisser près de lui sur la plate-forme de pierre. L'animal s'était assis avec dignité contre son flanc, et, maintenant, il regardait la nuit lui aussi.

Le rite était presque quotidien. Depuis la mort de sa femme, Ferrier avait peine à trouver le sommeil et il retardait chaque soir l'instant de rejoindre son étroite chambre étouffante et le lit de cuivre au couvre-pied de coton crocheté où il serait

livré sans défense à l'assaut de ses souvenirs. Ici, il se trouvait bien. Face au gouffre de perle bleue qui se creusait devant lui, il se découvrait sans chagrin et sans pensées, accordé à l'ordre silencieux du monde. À ses pieds, le semis de lumières des bourgs de la vallée étoilait l'étendue. De temps à autre, il apercevait les feux d'une voiture qui prenait le virage de la route des Eygrières à Montauriol. Par-delà les épaulements lointains des collines qui se détachaient sur le fond plus clair du ciel, il y avait la mer.

À l'époque où il initiait les touristes aux beautés de Notre-Dame-de-Vie, Ferrier avait pris l'habitude, à l'issue de la visite et pour couronner son commentaire, d'amener le groupe de ses auditeurs à l'endroit où il se trouvait maintenant. D'instinct, il avait découvert le geste qui impressionnait son public : ouvrant légèrement les bras, il désignait de la main gauche le chevet de la chapelle qui s'avancait comme une proue à la rencontre du ciel, et, de la main droite, l'immense paysage cavalcadant de coteau en coteau jusqu'à l'horizon. Bien qu'il prît soin d'éviter toute ostentation, il avait conscience que son attitude évoquait le mouvement d'offrande charismatique que l'on voit souvent aux prêtres dans l'exercice de leur ministère. À cause de cela, il avait failli y renoncer. Mais sa pudeur avait finalement cédé devant le sentiment que toute parole ne pouvait qu'être misérable au regard de la connivence qui unissait l'art et la terre sur ce cap des hauteurs.

Tout cela appartenait maintenant au passé. Au lendemain de la disparition d'Aline, il avait résigné son office, fermé la vitrine aux cartes postales, jeté la clef de la chapelle dans un tiroir du bar. Désormais, les touristes qui s'aventuraient jusqu'au sommet du Sédron trouvaient clos les vantaux de bois fauve aux pentures de fer noir fleuronées de rinceaux, mais leur déception était généralement compensée par la découverte de la pergola de cannisses. Après avoir peiné une heure sous le soleil dans le sentier caillouteux qui montait à travers la garrigue, ils n'étaient pas mécontents de se laisser tomber sur une chaise et de commander un petit blanc. Ferrier les servait sans mot dire en les regardant s'éponger le front. Il avait tôt fait de déceler au travers de leurs propos s'il avait affaire à des curieux de passage ou à de véritables amoureux de l'art roman. Le temps d'un aller-retour avec son plateau entre le bar et les tables aux bougies de cire rouge et il avait rendu un arrêt dont personne ne connaîtrait jamais les attendus, mais qui vaudrait aux seuls élus de recevoir, avec leur monnaie, la clef massive à l'anneau orné d'une chimère dorée qui donnait accès à la merveille...

C'est donc ainsi que commence ce roman qui n'a pas encore de titre dans mon esprit. Mon propos, qui n'est pas d'en analyser la facture, prend fin avec la lecture que je viens de vous faire. Une seule remarque d'ordre technique. Il est peut-être intéressant de noter que la composition du livre établit une modulation contrapuntique entre deux moments du temps : le *présent du récit*, constitué dans cet extrait par les deux pages d'ouverture et par la reprise amorcée dans les dernières lignes que je viens de vous lire, et le *passé narratif*, qui aborde les événements lors de l'arrivée de l'Étranger au village. À mesure que le récit progresse, ce passé va rejoindre peu à peu le présent du récit : ils vont se fondre en un seul courant, rejoindre en commun ce moment du temps où, dans ce qu'on nomme « la réalité », j'ai rencontré ce personnage et aperçu ce lieu, puis le dépasser pour pénétrer dans l'inconnaissable avenir.

Mon sujet n'est rien d'autre que l'approfondissement inexorable d'une solitude et le récit de l'ascèse entreprise et subie par un être que la vie émonde progressivement comme le rameau de l'Écriture. Le livre sera une succession de paliers descendants, ou montants, si le lecteur préfère l'entendre ainsi. Il y aura la mort du chien. Il y aura le temps où le dernier plaisir d'exister tiendra peut-être dans le recensement d'un catalogue de lumières et d'odeurs.

Et ce sera la fin de l'histoire...

Copyright © 1983 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Charles Bertin, *Histoire d'une histoire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1983. Disponible sur : < www.arlfb.be >